

Les Croës

de l'école du Villard en 1925

(Savoie)

« Mon village se situe sur les contreforts du grand Arc en Savoie. Un petit village aux ruelles serrées, sans grandes luminosités toujours dans l'humidité. En 1925 les habitants étaient heureux de vivre ensemble et nos liens familiaux étaient inextricables.

Je n'ai plus, vu mon âge que des bribes de souvenirs de mon passé, mais je me souviens encore de quelques moments importants de mon enfance. Un jour J'apprenais par mes camarades que la nouvelle institutrice venait d'arriver et qu'elle avait commencée son installation dans un petit appartement.

Dégringolant la petite pente qui menait à la grande route près de l'un des bras de l'Isère, mes deux camarades et moi-même attendions avec impatience l'arrivée de cette étrangère au pays. Quand un quart d'heure plus tard, on vit arriver une carriole remplie à ras bord. Elle était conduite par un homme de frêle allure, qui avait beaucoup de mal à contrôler son attelage, il semblait un peu désorienté. Une affreuse mégère se tenait derrière lui en train de le terroriser, le frappant à coup de baguette dans le dos et en criant très fort, des mots que nous ne comprenions pas. Ah oui ! j'avais oublié de vous dire que nous ne parlions que le patois et nous ne comprenions pas l'étrange dialecte de cette femme.

Nous attendîmes encore quelques temps à notre poste d'observation mais ne voyant pas arriver notre institutrice, on regagna nos terrains de jeux favoris.

Plus tard nous apprenions par nos parents que l'affreuse mégère était bien l'institutrice, elle ne donnait pas de coup de bâton mais dirigeait son mari pour conduire la carriole, il était sourd !

Mais revenons à notre école, la plupart d'entre nous se levait tôt et avant de partir en cours on donnait à manger aux cochons et on faisait le ménage puis rapidement on se préparait pour se rendre à l'école. Certains écoliers devaient faire prêt de 8km dans la neige avec les galoches cloutées aux pieds, le sac en bandoulière et la petite collation de midi une sorte de 'polent' au blé noir.

C'était à l'inverse de ce que l'on peut croire maintenant un moment de liberté extraordinaire. On se disputait pour faire des batailles de boules de neige. On jouait à glisser avec les douelles de tonneaux (lattes), sur les pentes à travers les sapins en guise de luge ou de ski.

Quand nous traversions la forêt, le vent froid sifflant dans les branches faisait ressortir les petits animaux de la nuit, on se racontait alors d'étranges histoires comme celle du cochon du Grangé qui s'était retrouvé un matin suspendu à un arbre, sans doute le diable était-il passé par là... ? Au retour le même trajet toujours de nuit et les mêmes peurs qu'au matin.

En contre bas de la route on pouvait apercevoir le fier drapeau national flottant au fronton de l'école qui faisait aussi office de mairie.

Arrivée à destination les filles et garçons se séparèrent, l'instituteur accueillait les garçons ; l'institutrice les filles. A l'intérieur du bâtiment même l'instituteur avait son escalier et il ne rencontrait que rarement sa collègue car elle avait aussi son escalier et son couloir distinct (et chacun sa classe.)

C'était une règle importante et j'appris plus tard les raisons de notre séparation.

« Donnez vous bien garde de n'avoir point en vos écoles des enfants de différent sexe. Vous en savez les raisons, vous n'ignorez pas les accidents et inconvénients qui peuvent arriver. Vous savez aussi ce qui peut arriver aux enfants d'un même sexe ; c'est pour quoi veillez fort sur eux, et ne les laissez jamais seuls ; ne leur permettez pas d'aller à deux, ou plusieurs ensemble aux lieux nécessaires. Il n'y a plus d'enfants, il y' a peu d'innocence, la malice est crue jusques à un tel point que les enfants de cinq, six, sept ans en savent plus a présent qu'autrefois les personnes de trente et quarante ans ». Martin Sonnet

Ce qui n'était pas complètement faux ! à part quelques exceptions, on ma dit qu'un jeune couple est allé voir le médecin pour savoir comment faire les 'Crôes' !

Notre institutrice, que nous apprîmes à respecter et à écouter exigeait de nous que nous parlions en français et non en patois. Eh oui la Savoie en 1860 devenant française, il fallait appliquer dorénavant les lois de notre nouvelle nation.

Le début de matinée passé assez vite à côté de notre poêle à charbon. Le silence régnait en maître. Seule l'institutrice avait le droit de parler. La journée débutait toujours par la leçon de morale traitant souvent de la ferveur républicaine et du sacrifice de ses héros, quatre ou cinq lignes d'écriture et quelques exercices de lecture et c'était l'heure du casse-croûte et de la récréation.

Un jour l'inspecteur d'académie vint nous rendre visite bien que fort content de notre professeur il disait: « Sa tenue, sa demeure et sa vie de tous les jours montre de la simplicité et de la modestie en toute chose » par contre il fit un rapport accablant pour notre école. «Elle n'est qu'un réduit ou sont emprisonnés l'institutrice et ses quarante élèves. Maîtresses et élèves, s'anémient et l'on vous passe la description de l'influence des odeurs de cabinets sur la concentration des enfants.». Il faut bien dire que les inspecteurs aiment rencontrer la simplicité mais ne sont pas eux-mêmes

très à l'aise avec la pauvreté et les 'Crôes' (bons à rien).

Notre institutrice originaire de Lyon adorait se promener en montagne et nous faisait faire tous les mois le même trajet éprouvant de la montée de la Sanche. On essayait de se soutenir en chantant et en comptant le nombre de lacets qui nous restaient à parcourir (15) pour atteindre le sommet à 2500m. Certains prenaient du retard sur le groupe car ils étaient obligés de refaire leurs lacets de galoches, tandis que moi en sabots, dès que nous étions arrivés au sommet je comptais le nombre d'ampoules que j'avais aux pieds.

L'hiver passait finalement très vite. On commençait à éprouver une sorte de nostalgie de voir l'été arrivé car nos parents nous attendez pour les travaux de la terre ; pour conduire les vaches aux alpages, transporter sur le dos le foin et la paille, remonter la terre etc.... Il faut dire que les parents sauf les miens étaient plutôt récalcitrant à envoyer les enfants à l'école, surtout les filles car selon leurs dires il n'y avait pas beaucoup d'avenir pour les filles. La nature veut qu'elle fasse des enfants et il faut qu'elles aident leurs mères et plus tard leurs maris aux tâches ménagères. Puisque l'école est obligatoire il faut envoyer quelqu'un et ce sera le garçon pour qu'il apprenne à lire et à compter car les parcelles de terre ne pouvant plus nourrir les grandes familles le père envoyait l'aîné des enfants pour travailler en ville soit comme ramoneur (loué à un patron) maquignon ou colporteur afin qu'il puisse à son tour contribuer à aider sa famille financièrement.

Plusieurs années plus tard en rangeant les vieux papiers du presbytère je découvris un livre intitulé le conseil de fabrique. Par curiosité je le feuilletais et je découvris à ma grande surprise que dès 1830, sur les testaments écrits par le curé les femmes avant de passé de vie a trépas léguaient une somme d'argent réservée pour la

construction d'une salle de classe pour les filles ce qui m'amenait à croire que les femmes avaient depuis longtemps envisagé de s'émanciper vis-à-vis des hommes. Un jour par maladresse ou par curiosité j'interpellai mon institutrice « Pardon madame il paraît selon mes parents que la première école du village a été créé par le curé en 1760..»

L'institutrice ne répondit pas et comme j'insistai malgré tout, elle se retourna brusquement et se mit en colère contre moi. Je ne sais plus exactement ce qu'elle m'a répondu, mais j'ai su beaucoup plus tard la raison de cette colère. En effet dans les villages environnants il y avait une lutte entre l'église et la république au sujet de l'enseignement et cela prenait une telle ampleur que dans chaque village il y avait une querelle soit entre le maire et le sacristain, soit entre le prêtre et le maire, soit entre l'instituteur et le prêtre. Une histoire politique entre les conservateurs et les républicains de progrès. Ne me demandait pas ce que cela veut dire !

J'ai atteint maintenant l'âge où l'on ne compte plus ses rides mais je n'oublierai jamais ce temps bénie de l'insouciance et des petits bonheurs partagées avec mes anciens camarades sur les bancs de notre école».

'arvi '

Signé
la Lionie etCharles

